

Pattinson

Pattinson et moi, ça fait dix ans aujourd'hui ?

La route monte, lisse, bordée de feuilles minces, larges, trop mûres ou en devenir. Certaines sont encore bien vertes en ce début d'octobre. Seules les plus pressées forment déjà un inutile tapis sur le bord de la chaussée.

Leurs rouilles, leurs ocres variées et orangées ornent l'accotement à la façon d'un cordon de brandebourg. Elles se reposent avant le passage des autos qui les chasseront pour mieux les disperser ou se les coller aux pneus.

Au loin, à gauche, une bâtisse grise qui a dû être une ferme. Devant elle se tient un tas de bois emmitouflé d'une bâche verte aux œillets cuivrés. Une corde beige retient l'empressement de cette couverture à fuir avec le vent pour qu'il la guide à travers la forêt d'en face, ou ailleurs.

Pattinson s'attend-il à me revoir si tôt ?

Au volant de ma voiture, je roule lentement.

Je connais ce lieu depuis dix ans au moins. Cet endroit où les daims, les biches et autres gibiers traversent en sautillant, sans crier gare. Je fais gaffe.

Au loin, une silhouette trapue, courbée, sort au-devant du tas de bois. C'est un vieil homme, dans le contre-jour, bien éclairé par la lumière riche d'automne, appréciée des photographes.

Il est, me semble-t-il, vêtu d'un pantalon sombre et trop large qui flotte au vent. Il porte un gilet ou une veste de toile bleue sans manches, ainsi que des galoches noires en caoutchouc, me semble-t-il. Ses mains sur le ventre entourent une petite boîte.

Peut-être un carton ?

Une boîte à œufs ?

Une boîte de graines ?

Qu'en sais-je ?

Pattinson sera-t-il étonné de me voir si fringante ?

Ses pieds et ses jambes transportent l'aïeul avec maladresse et prudence en direction de l'autre côté de la route. Il traverse, hésitant.

Son allure tremblante de tortue disciplinée le mène-t-elle là où il est attendu ? Probablement !

Je roule. Je monte et relâche les gaz, sans freiner. J'évalue la distance que ce vieux paysan a parcourue. J'estime que l'espace qui m'en sépare, à la vitesse à laquelle je me déplace, lui permettra à coup sûr d'achever sa traversée.

Pattinson avec son cœur généreux, aurait-il pu l'encourager ?

Que porte-t-il avec tant de précautions ?

Qu'y a-t-il de l'autre côté, sur l'autre versant face à sa ferme ?

Je ne distingue que des arbres dont les branches pendantes s'inclinent, dandinant sous les câlins du vent.

En face, il y a un chemin dont le sens montant est opposé à ma direction.

Où mène-t-il ?

De son pas de sénateur, le fermier a atteint la ligne pointillée qui sépare la route en deux bandes égales. Il traîne les pieds et serre de plus près son étui cartonné. Une mouche ou une guêpe attardée le taquine. Il la chasse d'un hochement de tête décidé. Sa main gauche s'égare un instant en l'air, comme un signe abstrait.

Un peu comme nos galipettes avec Pattinson, sans doute ?

Mon auto se rapproche. L'homme ne s'en soucie guère. Il s'est arrêté de marcher. Il semble regarder droit devant lui pour s'assurer d'atteindre sa destination.

La chaussée est avalée par l'auto, mètre par mètre. La mécanique répond bien à mes injonctions. Je dévie à gauche pour former et anticiper la courbe d'évitement. Le piéton bossu ne réagit pas. Il ne m'a ni vu ni n'a entendu venir ma voiture.

Et Pattinson, pour quelle occupation se passionne-t-il en mon absence ?

Dans ma colonne centrale, un cd diffuse la fin du concerto de l'Empereur. C'est grandiose. Le son fuse des douze haut-parleurs. Je baisse le volume.

Le préféré de Pattinson, j'en ai l'impression.

Mes mains sur le volant effleurent le cuir lisse, brillant. Plus que quelques mètres pour le piéton et moi.

Je ne connais pas ce paysan.

Lui, connaît-il Pattinson ? Se sont-ils déjà croisés en promenade ?

À cet instant précis, le véhicule, tas de ferrailles et de technologies, est une personne. Oui, un personnage fou ou sage selon que vous le voyez de trop loin ou de trop près.

Comment se nomme ce rural à la veste bleue que je cerne avec netteté depuis plusieurs secondes ?

Est-ce un Joseph, un Armand, un Paul, un Jules ?

Rien ne m'indique son âge non plus. Une septantaine d'années au moins. À la campagne, le labeur leur donne dix ans de plus et autant pour les femmes. Tous sont marqués par les travaux extérieurs, les pluies, les neiges, le soleil et les fenaisons, les saisons.

Bien assis, au contact du cuir souple dans ma confortable limousine, je dois agir et réagir à la traversée de ce passant qui depuis toujours m'ignore.

Soudain ses mains se crispent, écrasant son écrin contre son ventre mou. Son front se plisse. Ses coudes remontent sous la poussée de ses biceps raidis d'émotion. Il m'a enfin remarquée !

Sur cette route nationale, je n'ai croisé ni auto, ni moto, ni même un autobus. Personne à part le vieil homme trapu aux galoches noires. Lui qui croise ma route et mon esprit depuis plusieurs mètres.

À ma vue, son attitude a été bouleversée. Il ne traverse plus de la même manière. Il « tente » de franchir la large chaussée déserte.

Son étui de carton, ceinturé de plus près, comme pour échapper au désastre, se marque de la moiteur de ses maigres mains rugueuses.

Il est transpercé d'une frayeur légitime. Moi aussi.

Au-dessus de nos têtes, depuis le début de la côte, sans pied, sans main, sans vêtement, sans boîte, sans galoches et sans volant : un cumulus d'un gris rare se déplace, nous surveille. Il n'a dérangé personne. Personne ne s'est préoccupé de son parcours incertain.

Le vieillard tourne son regard dans ma direction en fronçant ce qui lui reste de sourcils. Le voici saisi de tremblements irrésistibles.

Imperturbable, j'avais anticipé sa réaction. Le long galbe entamé par ma trajectoire me sauve. Le vieux franchit avec une légèreté retrouvée le bord de la route, en direction de je ne sais quel paradis.

Pas un geste superflu, pas un regard compatissant, ce Joseph, ce Paul, cet Armand, ce Jules feint de m'ignorer avec dédain.

L'image de Pattinson me revient avec son air trop souvent mélancolique.

Le piano achève le concerto par une série virevoltante d'arpèges sonores qui n'appartiennent plus à son compositeur, mais à l'auditeur que je suis. Elles alternent une dernière fois avec le soutien massif de l'orchestre brillant. J'en suis emballée.

De son côté, l'homme de la campagne s'engage dans le petit chemin que je viens de dépasser. Voûté, il s'éloigne dans mon rétroviseur pour enfin sortir de mon champ de vision et de mon histoire. Je ne découvrirai pas la fin de son périple campagnard.

Que va-t-il accomplir sur le haut de cette sente inconnue ?

Va-t-il nourrir ses poules, ramasser les œufs ou cacher le trésor qu'il serrait sur son nombril ?

Ce fabuleux magot, le dissimule-t-il à sa femme ?

Au contraire, lui a-t-elle confié la mission de l'enfouir en lieu sûr ?

Bien protégée derrière les feuillages roux et vert, sa silhouette a fondu dans la végétation automnale cuivrée.

Je dois reprendre le contrôle. Penser à Pattinson, le rendre joyeux.

Oublier cet individu rural, âgé et vacillant.

Ne pas échafauder d'aventure. Ne pas modifier mon destin.

D'ailleurs en aurais-je le droit ?

Et ses graines, et ses œufs, et son trésor, qu'il en profite avec sa femme. S'il en a une. En remerciement, elle lui préparera un gâteau ou une succulente omelette baveuse au lard.

Et s'il n'a pas de compagne, qu'il s'en trouve une !

Pattinson doit m'attendre, je poursuis ma route. Celle qui est si souvent traversée par des inconnus dont le destin m'échappe. Je roule.

Attention ! Clignotant à gauche. Je freine, je braque. Mes pneus crissent dans l'entrée de graviers brillants d'humidité. J'ouvre la barrière de bois blanc salie d'une boue antique et d'interdits récents. Elle se laisse balloter par les assauts du vent. Elle bute en rythme contre un gros bloc de pierre qui lui sert de limite. Me voilà arrivée à destination.

Pattinson m'attend ?

Une feuille morte vient se coller sur le pare-brise devant mon regard troublé.

Aujourd'hui, seul Pattinson, mon labrador m'importe ! C'est son anniversaire. Dix ans déjà !

Le voisin me crie que sa dépouille écrasée par un chauffard repose chez lui.